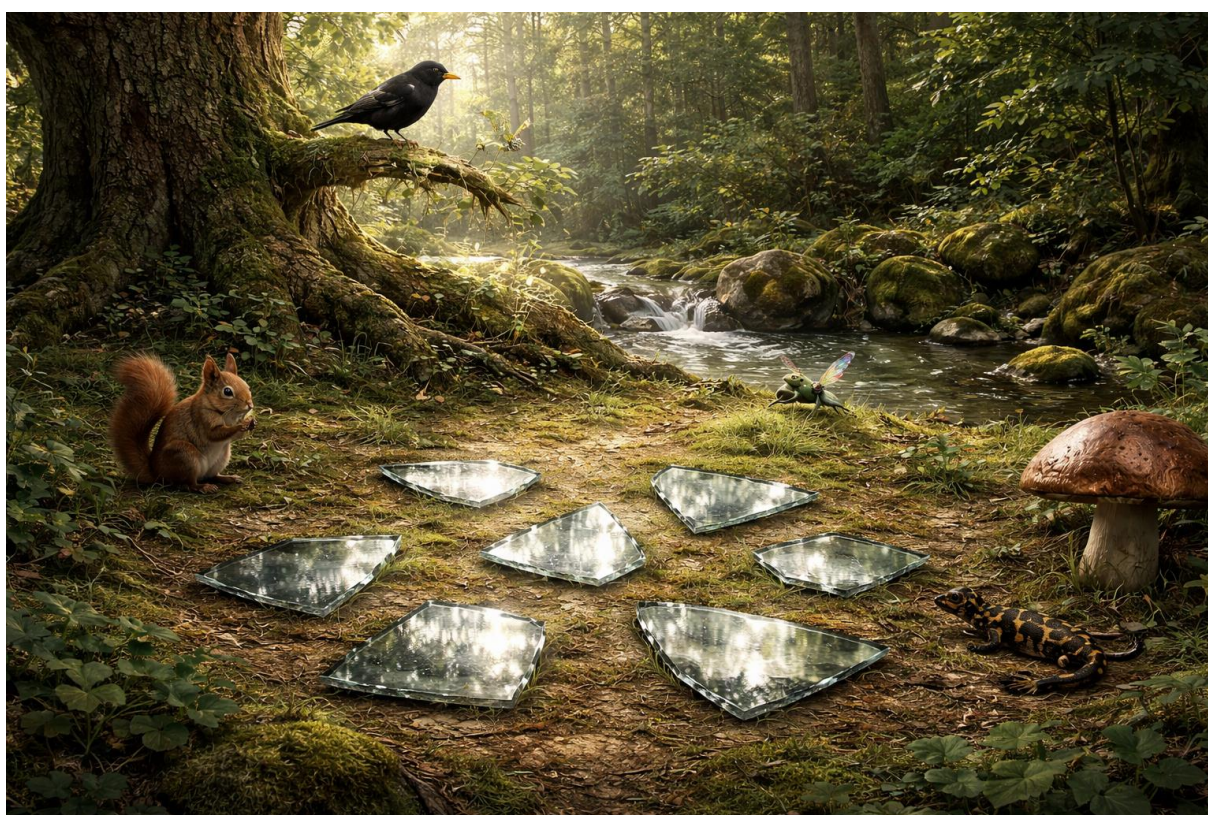


Denis CLARINVAL

LE MIROIR BRISE



PRELUDE

Il y eut un temps où le langage s'est cru miroir. Non un miroir décoratif, mais une surface souveraine, supposée rendre le monde à lui-même, l'offrir tel quel, l'ordonner d'un seul geste. Dire, c'était refléter. Nommer, c'était recueillir. Et l'on confondait volontiers la clarté de l'image avec la vérité de ce qui est.

Cette prétention a longtemps semblé légitime, parce que le monde se laissait encore approcher comme un ensemble continu : des choses identifiables, des contours, des causes, des récits. L'expérience humaine pouvait se croire centrale, et sa voix — parce qu'elle écrivait, calculait, décrivait, expliquait — se donnait comme la voix autorisée. Le langage, surtout quand il s'étendait, quand il devenait système, avait l'assurance de ceux qui n'ont pas encore rencontré de résistance qui ne cède pas.

Mais le monde n'a pas consenti à être reflété indéfiniment. Il a opposé autre chose que l'ignorance ou la confusion : il a opposé sa densité. Il a résisté par excès, par multiplicité, par opacité, par reste. Il a résisté non pas comme un adversaire, mais comme une matière qui ne se laisse pas traduire sans perte. Un jour, l'on a compris — parfois sans le savoir, parfois à travers un heurt minuscule — que le miroir ne renvoyait plus le monde : il renvoyait la prétention de celui qui le tenait. Ce n'était pas le monde qui devenait flou ; c'était la surface qui craquait sous la charge d'être trop pleine.

Alors le langage s'est fissuré. Non parce qu'il aurait décidé de se briser, mais parce qu'il était plein, trop plein, clos sur sa propre transparence. Et lorsque le monde rencontre une surface close, il ne se retire pas : il frappe, il raye, il tranche. Il suffit parfois d'un réel trop dense — une matière, une odeur, une violence organisée, un flux de déchets, une rivière qui charrie ce qu'on ne veut pas voir — pour que la surface se fende. Non pas dans un grand fracas, mais comme se fend un pain : une coupure nette, une cassure silencieuse, une poussière qui tombe.

Ce qui demeure alors n'est pas l'absence de langage. Ce qui demeure, ce sont des fragments. Des éclats. Des lambeaux. Et ces éclats ne se laissent plus réunir en une image unique : non parce qu'ils se contredisent, mais parce que la vieille unité était une illusion — l'illusion d'une voix unique, seule autorisée, et qui s'était confondue avec une propriété exclusive de l'humain.

La poussière ne se rassemble plus en un seul miroir ; elle se dépose. Elle s'éparpille. Elle devient matière fine, trop fine pour qu'une main la reprenne et la refonde en surface intacte.

C'est là que commence la polyphonie : non comme désaccord, mais comme fin de la souveraineté. Chaque éclat, désormais, n'est pas une partie d'un tout à restaurer ; il devient voix singulière, instrument distinct, timbre irréductible. Le monde ne se laisse plus rendre par un reflet : il se laisse approcher par une symphonie de résonances. Et le langage, cessant d'être miroir, devient écoute : il renonce à la restitution, non à la justesse. Il accepte que la vérité ne soit plus une image continue, mais une pluralité de traces, de sons, de veilles — une lumière qui ne s'impose plus, une parole qui ne domine plus.

MEDITATION

Le langage a voulu être un miroir, c'est-à-dire un dispositif de restitution. Il s'est voulu surface fidèle, transparente, sans épaisseur, capable de renvoyer au monde sa forme, à l'homme son monde, à la pensée son objet. Une telle ambition n'est pas, en soi, une faute : elle répond à un besoin très ancien, presque vital, de tenir le réel à portée de regard. Mais cette ambition contient un risque secret : plus le miroir prétend être fidèle, plus il exige que le monde soit stable, homogène, totalisable ; et plus il exige que la voix qui tient le miroir soit l'instance centrale, l'interprète autorisé, le propriétaire du sens.

Dans la longue histoire de cette prétention, un geste revient sans cesse : rendre disponible. Déplier ce qui est, l'exposer, le clarifier, l'ordonner. Le langage ne se contente pas alors d'accompagner le monde ; il prétend l'encadrer. Il lui impose une scène. Il décide de ce qui compte, de ce qui se dit, de ce qui se montre. Il fait entrer l'informe dans des catégories, le multiple dans des unités, l'opacité dans des explications. Le miroir, à force d'être lisse, oublie qu'il est un objet parmi d'autres — un objet vulnérable.

Or le monde résiste. Il résiste de mille manières, parfois imperceptibles : un reste qui ne s'intègre pas, une douleur qui ne se convertit pas en récit, une matière qui ne se laisse pas réduire à une fonction, une présence qui ne se laisse pas posséder. Il résiste aussi dans ses formes les plus modernes : par l'organisation des flux, par la circulation technique, par l'extension des dispositifs, par l'empilement des informations et des discours. Plus le langage devient plein, plus il se croit puissant ; et plus il devient fragile. Car un langage plein, saturé, fermé sur sa propre assurance, n'a plus d'ouverture : il ne laisse plus de place à la faille, à la nuit, à la distance, à l'inassimilable. Il veut tout refléter, tout contenir, tout expliquer. Il se fait surface totale.

C'est alors que le monde, au lieu de se retirer, fissure. Il ne détruit pas comme on anéantit ; il tranche. L'image du pain dit ici quelque chose de très précis : le langage n'éclate pas en explosion, il se fend sous la pression d'un réel qui n'entre plus. La tranche ouvre la mie, révèle l'intérieur, mais laisse aussi tomber des miettes. Et ces miettes — poussière trop fine, cendre

légère, éclats — ne permettent pas de reconstruire le pain d'avant. Elles n'en ont ni la forme ni l'unité. Elles disent seulement : la fermeture a cédé.

Le miroir brisé n'est pas seulement une métaphore du "fragment". Il est une critique de la restitution. Il signale que le langage ne peut plus se comprendre comme reproduction fidèle du monde. Non parce que la vérité serait inaccessible, mais parce que la forme "image unique" est devenue impossible — et, peut-être, injuste. L'injustice du miroir, lorsqu'il est total, consiste à produire un monde unique à partir d'une voix unique. Il ne s'agit pas seulement d'un problème esthétique ou théorique : c'est un geste de souveraineté. Le miroir total confisque la pluralité du réel. Il transforme la diversité des présences en un seul paysage lisible, et cette lisibilité devient un pouvoir.

La fracture du langage, dans cette perspective, n'est pas une catastrophe. Elle est une destitution. Elle met fin à l'illusion d'une voix unique, seule autorisée, qui s'est longtemps confondue avec la propriété exclusive de l'humain. Le monde n'est pas muet ; il a été rendu muet par une forme de parole qui parlait pour lui. Le miroir brisé ne libère pas le silence : il libère d'autres timbres. Il révèle que l'unité n'était pas l'harmonie, mais l'unisson imposé. Or l'harmonie n'exige pas l'unisson ; elle exige l'accord des différences. Quand le miroir se brise, il ne produit pas nécessairement une cacophonie : il rend possible une symphonie.

Cette symphonie ne restitue plus l'ancienne unité, et c'est précisément sa dignité. Les éclats ne s'assemblent plus en surface continue ; ils deviennent instruments. Chaque fragment est une voix singulière, non parce qu'il contredit les autres, mais parce qu'il ne peut plus être absorbé dans une image totale. La polyphonie des failles n'est pas l'affrontement de voix inconciliables : c'est l'éveil d'une pluralité qui ne peut plus se réduire à une seule instance. Le monde, désormais, ne se laisse pas dire d'une seule voix ; et le langage, s'il veut être juste, doit consentir à ce renoncement. Renoncer à refléter ne signifie pas renoncer à dire : cela signifie renoncer à dominer.

À partir de là, le langage change de statut. Il ne vise plus la transparence parfaite, mais la résonance. La transparence appartient au miroir : elle veut effacer son propre support pour ne laisser paraître que l'image. La résonance appartient à l'instrument : elle assume sa matière, sa cavité, sa faille, sa limitation. Un instrument ne "restitue" pas le monde ; il le fait vibrer. Il ne

produit pas une image fidèle ; il produit un son juste. Et la justesse n'est pas l'exactitude d'un reflet : c'est l'accord d'une voix avec ce qu'elle rencontre.

C'est ici que la faille prend une valeur nouvelle. Dans la logique du miroir, la faille est un défaut : une fissure dans la surface, une perte de fidélité. Dans la logique de l'instrument, la faille est condition de résonance. Une corde ne parle que si elle est tendue sur un vide ; une caisse de résonance n'existe que par une cavité. La fissure n'est plus un accident à réparer, elle devient l'ouverture par laquelle quelque chose peut répondre. Ainsi, le bris du langage ne marque pas seulement la fin d'un régime ; il marque l'émergence d'une parole de veille : une parole qui accepte de ne pas tout dire, parce qu'elle veut enfin écouter.

Mais comment le monde fissure-t-il, concrètement, le langage ? Il le fait en lui opposant ce qui ne se laisse pas absorber. Le reste est la forme la plus simple de cette résistance. Il y a des choses que les discours veulent évacuer, rendre invisibles, renvoyer hors champ. Or le monde ramène ces choses par des voies qui échappent au récit : flux, déchets, matières, odeurs, traces. Le sang, lorsqu'il quitte le corps pour entrer dans les conduits et rejoindre les rivières, n'est pas seulement un fait horrible ; il est un fait de langage au sens profond : il impose une autre syntaxe. Il ne se prête pas à la métaphore ; il impose la trace. Il ne se prête pas au survol ; il impose la station.

Le miroir se brise quand la surface ne peut plus maintenir l'illusion que tout est image. Face au sang, aux peaux, aux os, aux viscères — face aux restes d'animaux charriés hors de la ville — la parole totale se découvre indécente si elle continue de danser. Elle peut encore vouloir expliquer, mais l'explication sonne creux : elle ne touche pas. Elle peut encore vouloir dénoncer, mais la dénonciation peut devenir elle-même un écran : elle remplace la présence par l'indignation. Le monde, lui, n'a pas besoin d'indignation ; il a besoin d'être rencontré. Et c'est là que les mots "saignent" : lorsque le langage cesse d'être miroir et devient contact.

Le langage plein est, paradoxalement, le plus fragile, parce qu'il n'admet aucune ouverture. Il est saturé de sens, d'intentions, de catégories, de justifications. Il remplit tout, comme une lumière diurne trop forte qui efface les reliefs. Dans une telle plénitude, il n'y a pas de place pour la nuit, pour l'ombre, pour la distance. Or le réel n'est jamais totalement diurne ; il ne se donne pas comme une surface. Quand le langage refuse la nuit, il refuse la résistance ; et quand il refuse la résistance, il glisse. Il devient transparent au mauvais sens : un regard sans friction,

une parole qui décrit sans voir. Le miroir, ici, n'est plus seulement représentation : il est anesthésie.

La fissure réintroduit la friction. Elle rend au regard sa résistance, au monde sa distance, à la parole son poids. Et c'est pourquoi la fracture du miroir est aussi une chance : elle empêche l'anesthésie. Les éclats ne donnent plus une image totale ; ils redonnent au langage la possibilité d'être responsable. Responsable ne signifie pas moraliste ; cela signifie capable de porter la trace. La responsabilité du langage, dans ce régime, consiste à ne pas recouvrir ce qu'il rencontre d'un voile trop lisse. À laisser apparaître l'opacité sans l'exploiter. À soutenir la pluralité sans la réduire.

Dans une symphonie, aucun instrument ne possède la totalité du morceau. Chacun porte une ligne, un timbre, une respiration. L'unité n'est pas donnée par un instrument unique ; elle émerge de l'écoute réciproque, de la tenue commune, du respect des silences. La polyphonie des failles, comprise ainsi, n'est pas le règne du fragment arbitraire ; elle est une orchestration du réel. Non pas une orchestration qui impose un ordre, mais une orchestration qui reconnaît que le réel parle par plusieurs bouches, plusieurs matières, plusieurs rythmes — y compris des bouches non humaines : l'arbre, la rivière, l'oiseau, la pierre, la ruine, l'ombre.

Ce déplacement a une conséquence décisive : l'humain cesse d'être le propriétaire de la parole. Il devient un instrument parmi d'autres. Cela ne diminue pas l'humain ; cela le rend plus juste. Car l'humain, lorsqu'il se croit propriétaire, parle trop fort. Il couvre. Il explique à la place. Il confond sa voix avec le monde. Lorsqu'il cesse d'être propriétaire, il peut devenir écoute, relais, veilleur. Il peut prêter sa langue à des résonances qui ne sont pas "les siennes" au sens possessif, mais qui passent par lui comme passe le vent dans une branche. Ce passage est la forme nouvelle de la dignité : non plus dominer, mais accorder.

Le miroir brisé ne demande donc pas une restauration. Il demande une tenue. Il demande de laisser les éclats être ce qu'ils sont : non des fragments à rassembler, mais des voix à écouter. Il demande de renoncer au fantasme d'un discours total qui dirait enfin "la vérité du monde" comme une image fidèle. Il demande de consentir à une vérité qui se donne autrement : par éclats, par traces, par retombées — et par une symphonie qui ne vise pas l'unisson, mais l'accord.

Reste une question : comment écrire, dans ce régime, sans tomber dans l'éparpillement ? La réponse est déjà contenue dans l'idée de symphonie. La polyphonie n'est pas dispersion ; elle est pluralité tenue. Elle suppose une éthique de la forme : non pas la forme comme cadre autoritaire, mais la forme comme écoute du rythme. Il faut que les voix puissent entrer, sortir, se taire, reprendre. Il faut que la parole accepte les blancs, les suspensions, les nuits. Il faut que le langage ne se précipite pas à combler la fissure. Car combler la fissure, c'est refaire le miroir ; et refaire le miroir, c'est recommencer la confiscation.

Ainsi, le miroir brisé fonde un autre pacte : un pacte de veille. Il ne promet pas une image fidèle ; il promet une présence plus juste. Il ne promet pas de réconcilier toutes les voix en une seule ; il promet de faire entendre, à travers la pluralité des instruments, une cohérence qui ne domine pas. Et cette cohérence n'est pas un système ; c'est une tenue : la tenue de la parole au bord du monde, là où le réel résiste, là où le langage ne peut plus se croire souverain, là où les éclats cessent d'être des ruines et deviennent des voix.

Ce qui vient après un tel prélude n'a pas à démontrer ; il a à faire éprouver. Un texte peut commencer là : non en proclamant la fin du miroir, mais en laissant sentir la fissure ; non en annonçant la polyphonie, mais en laissant une voix entrer — puis une autre — jusqu'à ce que le lecteur comprenne, non par thèse, mais par expérience, que l'unité d'avant n'était pas l'harmonie, et que l'harmonie, désormais, se cherche dans l'écoute des failles.

LE MIROIR BRISÉ

Le langage a voulu se faire miroir du monde.
Il a lissé sa surface et banni toute ombre.
Il a promis l'image, intacte et sans poussière,
La forme recueillie comme une vérité claire.
Il a cru que le réel consentait à se rendre,
Qu'un seul regard pouvait embrasser l'infini.
Il a nommé les choses pour les tenir en paix,
Et sa voix s'est dressée comme une loi tranquille.
Mais le monde n'est pas docile à la lumière,
Et le miroir se charge jusqu'à la déchirure.

Plus le miroir brillait, plus il devenait fragile.
La transparence était une épaisseur déguisée.
Le plein chassait le vide, et le vide était l'Ouvert.
Le langage se fermait comme une vitre trop sûre,
Et le regard glissait, sans friction, sans résistance.
Il voyait la surface et croyait voir le monde.
Il ajoutait des mots comme on ajoute des lampes,
Jusqu'à n'avoir plus d'ombre où la chose respire.
Alors la réalité posa sa main de pierre,
Et la vitre éclata sans bruit, sous la pression.

Ce ne fut pas un cri, ni une fin, ni un grand feu.
Ce fut une coupure, comme on tranche un pain dense.
La mie se révéla, et des miettes tombèrent.
Des éclats s'éparpillèrent dans l'air du soir.
Le miroir ne mourut pas : il perdit son unité.
Il cessa de renvoyer l'image rassemblée.

Il devint poussière fine, impossible à reprendre.

Et la main qui voulait recoller la surface

Comprit que la surface était déjà mensonge,

Qu'une fidélité totale était une violence.

Car la voix unique était la vraie fissure.

La seule autorisée, la souveraine, la sûre.

Elle s'était confondue avec le droit de dire,

Avec la propriété humaine sur le monde.

Tout devait passer par elle, recevoir sa mesure,

Prendre son accent, sa logique, son récit.

Elle appelait clarté ce qui était maîtrise,

Elle appelait vérité ce qui était capture.

Mais le monde résista par ses restes tenaces,

Et la voix se brisa sur ce qui ne se rend pas.

Alors les fragments ne cherchèrent plus l'unisson.

Non par désaccord, mais par fin de la loi.

Ils ne se contredisaient pas : ils étaient trop singuliers.

Ils portaient chacun un timbre, une faille, une note.

Ils ne restituaient plus l'ancienne unité perdue,

Comme un miroir restauré, lisse, et sans cicatrice.

Ils devenaient instruments, dans une symphonie neuve,

Où la cohérence naît de l'écoute et du silence.

Le monde ne se dit plus d'une seule bouche,

Et l'humain apprend à n'être qu'un souffle parmi d'autres.

Le langage, désormais, n'est plus surface, mais caisse.

Il n'efface plus sa matière pour montrer une image.

Il assume le bois, la cavité, la corde tendue.

Il accepte la faille comme condition du son.

Il ne veut plus refléter : il veut résonner juste.
Il ne veut plus conclure : il veut tenir la trace.
Il ne veut plus dominer : il veut répondre au monde.
La vérité n'est plus un tableau sans poussière,
Mais un accord fragile entre plusieurs voix.
Et l'accord se travaille comme on veille dans la nuit.

Car la nuit n'est pas absence, elle est résistance offerte.
Elle rend au regard sa distance et son poids.
Elle brise la lumière pleine qui écrase le monde.
Elle ouvre dans la parole un espace pour l'écoute.
Le langage trop plein ne connaît plus la nuit :
Il parle pour combler, il parle pour couvrir.
Mais le monde n'est pas couvert ; il est profond.
Il faut que l'ombre demeure, pour que la chose vive.
Le miroir brisé rend à la parole l'ombre,
Et l'ombre rend au monde sa dignité non saisissable.

Il y a des restes que nul discours n'absorbe.
Ils reviennent par l'eau, par l'air, par la poussière.
Ils reviennent sans récit, sans morale, sans plainte.
Ils s'imposent comme traces, comme odeurs, comme couleurs.
Les mots ne peuvent plus les faire disparaître.
Ils ne peuvent que les porter, sans les réduire.
Alors les mots saignent, non pour être sublimes,
Mais parce qu'ils touchent enfin ce qui résiste.
Le sang n'est plus métaphore : il est mode de présence.
Et la présence défait les phrases trop lisses.

Un égout vomit, quelque part, un rouge épais.
La rivière tranquille reçoit, comme un lit sans mémoire.

La rougeur s'étire lentement dans les eaux.
Les saules se penchent, et la mousse hésite, boit.
Les os passent, les peaux, les viscères, les lambeaux.
La campagne apprend la langue des conduites.
Le vent chaud avive la blessure du courant.
Et le langage, s'il reste vrai, devient veine lui aussi,
Il circule, il relie, il refuse le survol.
La vérité s'écrit alors comme une trace qui s'allonge.

On voudrait rire plus haut, danser sur une crête.
On voudrait tuer le poids par un éclat de mots.
Mais le réel s'épaissit, et la danse devient fuite.
La légèreté n'est juste que conquise contre la densité.
Sinon elle est masque, elle est fuite, elle est oubli.
Le miroir, lorsqu'il était intact, aimait la hauteur.
Mais la hauteur sans résistance devient un mensonge.
Le bris rappelle que le monde n'est pas décor,
Qu'il ne se laisse pas mettre en scène sans reste.
Et le langage doit descendre, apprendre la station.

Chaque éclat de miroir est une voix singulière.
Une voix végétale, une voix animale, une voix de pierre.
Une voix de ruine, de cendre, de rivière.
Elles ne s'opposent pas : elles se répondent en timbres.
Elles composent ensemble sans redevenir une surface.
Leur unité n'est pas image, mais respiration commune.
Et l'humain, s'il écoute, peut entendre dans le monde
Une musique sans centre, une symphonie de failles.
Non pour posséder, mais pour habiter autrement,
Dans une fidélité qui ne confisque plus.

Le miroir brisé laisse tomber une poussière fine.
Elle se dépose sur les choses comme une cendre légère.
On ne la rassemble pas, on la respire, on la voit.
Elle voile sans cacher, elle révèle en assombrissant.
Elle interdit l'éclat total qui rendait aveugle.
Elle rend aux contours leur tremblement vivant.
La poussière n'est pas perte : elle est condition d'écoute.
Elle oblige à la nuance, à la veille, à la patience.
Et ce qui semblait ruine devient un signe sobre :
La vérité ne se donne plus qu'en traces et en accords.

Il n'y a plus de voix unique, plus de droit de propriété.
Le langage cesse d'être un empire de définitions.
Il devient un passage, un relais, une hospitalité.
Il apprend à se taire pour laisser parler l'autre.
L'autre n'est pas seulement l'homme : c'est le monde.
La feuille, l'oiseau, la pierre, l'eau, la nuit.
Le monde ne demande pas qu'on le décrive,
Il demande qu'on le rencontre, avec une parole tenue.
Alors le poète n'est pas maître, il est veilleur.
Il garde la faille ouverte comme une promesse de réponse.

Et pourtant la tentation demeure : recoller les éclats.
Faire une surface neuve, retrouver l'image entière.
On voudrait un tableau, une conclusion, une paix.
Mais la paix du miroir intact était une confiscation.
Le monde n'est pas un tout qu'on puisse recueillir.
Il est devenir, multiplicité, profondeur sans clôture.
Le langage doit renoncer à la souveraineté lisse,
Et consentir à l'accord fragile des instruments.

La symphonie n'est pas somme, elle est écoute.
Et l'écoute est une forme d'amour sans capture.

Ainsi le miroir brisé n'achève pas le langage.
Il l'arrache à sa prétention de refléter le monde.
Il lui rend la nuit, la faille, la résistance, la trace.
Il lui rend la polyphonie comme juste mesure.
Le monde n'est plus image : il est résonance.
La vérité n'est plus surface : elle est tenue.
Et chaque éclat, dans sa singularité, devient voix,
Non pour revenir à l'unisson d'autrefois,
Mais pour composer, avec d'autres, une harmonie sans centre,
Où l'humain n'est plus propriétaire, mais instrument qui veille.

LE VENT DE SABLE

Il vient sans bruit d'abord, comme un souffle lointain,
Un air chargé d'infime, une rumeur de grains.
On croit que c'est la nuit qui se déplace au ras,
Ou la fatigue sèche d'un jour trop transparent.
Mais ce n'est pas la nuit, c'est la poussière des mots,
Le langage émietté, tombé de sa vitre brisée.
Il traverse les routes, il glisse sur les champs,
Il n'a pas de visage, il n'a pas de témoin,
Et pourtant il s'annonce par une soif nouvelle :
Le monde a dans la bouche une cendre qui colle.

Le langage a longtemps voulu être eau claire,
Un miroir lisse où tout se rend sans résistance.
Il a rempli l'espace, il a comblé les vides,
Il a parlé trop vite, trop haut, trop assuré.
Alors le réel a frappé, non par colère,
Mais par densité lente, par reste, par opacité.
La surface s'est fendue comme se fend une pierre,
Et ce qui retombe n'est pas l'image perdue,
Mais une poudre fine, des miettes de phrases,
Des grains sans unité que nul ne peut rassembler.

Le vent de sable naît de ce bris silencieux.
Il est la conséquence, non l'accident du monde.
Il soulève l'infime et l'emporte au-dessus des lieux,
Il mélange les voix, sans les rendre confuses.
Il ne cherche pas l'unisson, il défait la propriété,

La voix unique, la seule autorisée, l'humaine souveraine.
Il dissémine le dire comme on dissémine un pollen,
Et chaque grain devient timbre, instrument, présence.
La vérité ne se donne plus en surface entière,
Elle se dépose, morceau par morceau, sur la peau des choses.

Il entre par les fentes des portes, des paupières,
Il s'insinue dans les livres, dans les écrans, dans la gorge.
Il recouvre les mots déjà dits, les slogans, les prières,
Et fait de chaque phrase un seuil, une hésitation.
On voudrait l'essuyer, mais il revient plus fin.
On voudrait le chasser, mais il est l'air lui-même.
Il n'est pas saleté : il est trace du bris,
Il est ce qui rappelle que rien ne se donne intact.
Le monde, sous la poussière, n'est pas effacé :
Il devient plus rugueux, plus vrai, plus résistant au regard.

Dans le vent, l'image se trouble et c'est un bien.
La clarté totale était une violence de lumière.
Elle écrasait les reliefs, supprimait les distances,
Et rendait tout disponible, comme un objet sans ombre.
Le sable rend l'ombre possible, le tremblement aussi.
Il oblige à plisser l'œil, à ralentir le pas.
Il fait naître une écoute dans le frottement du grain,
Une veille dans le souffle, une prudence du monde.
Ce n'est plus le regard qui prend ; c'est le regard qui reçoit,
Et le langage apprend à ne plus posséder ce qu'il nomme.

Car la poussière n'est pas muette : elle parle bas.
Chaque grain est un éclat de voix, une syllabe sèche.
Elle ne raconte pas une histoire continue,

Elle disperse des lambeaux, des signes, des restes.
Le monde ne se restitue plus en tableau fidèle,
Mais en touches, en morsures, en résonances locales.
Le sable ne construit pas un système, il construit un climat.
Il fait de la parole une matière, non un miroir,
Et l'on comprend soudain que dire n'est pas refléter,
Mais entrer dans l'air commun, et tenir une trace.

Au bord d'une rivière, le vent de sable s'arrête.
Il se mélange à l'odeur de l'eau, à la mousse des pierres.
La rivière charrie ce que la ville rejette :
Sang épais, peaux arrachées, viscères, os blanchis.
Et le sable du langage tombe sur cette dérive,
Comme si les mots eux-mêmes venaient recouvrir le rouge.
Non pour l'effacer, mais pour lui donner une résonance,
Pour faire sentir que l'horreur ne s'isole pas dans un lieu,
Qu'elle circule et contamine jusqu'au champ voisin,
Et que la parole, à son tour, devient poussière de contact.

Les grains entrent dans le feuillage d'un arbre,
Ils se posent sur la branche où demeure un merle.
L'oiseau ne chante plus ; il écoute dans l'air râpeux.
L'arbre ne juge pas ; il tient la berge et reçoit.
Ils comprennent que la poussière n'est pas un accident,
Mais une forme nouvelle de lien entre les choses.
Le langage, devenu sable, ne s'élève plus en doctrine,
Il descend, il se dépose, il s'accroche au réel.
Chaque grain est une note, et l'ensemble une rumeur,
Une symphonie sans centre, faite de frottements justes.

On voudrait fuir ce vent comme on fuit une tempête.

On voudrait retrouver l'air net d'un matin sans reste.
Mais l'air net était souvent une cécité polie.
Il laissait passer le monde sans l'entamer, sans l'entendre.
Le sable, lui, impose la résistance et la peine.
Il rappelle que la vérité coûte au regard.
Il rappelle que la parole trop pleine se casse,
Et que la légèreté, si elle n'est pas conquise, ment.
Ce vent n'est pas punition, il est dévoilement :
Le monde n'a jamais été lisse, c'est le miroir qui le rêvait.

Quand le sable tombe, il n'additionne pas : il nuance.
Il ne totalise pas : il multiplie les timbres.
Il ne donne pas une voix unique : il distribue des voix.
Chaque grain porte un accent, une origine, une faille.
La voix humaine n'est plus l'unique autorisée,
Elle devient instrument parmi d'autres instruments.
La pierre parle par sa rugosité, l'eau par son courant,
La bête par son reste, l'arbre par sa patience,
Le ciel par son retrait, la nuit par son silence.
Et le langage, s'il veut être juste, doit apprendre cette orchestration.

Le vent de sable ne fait pas taire la parole,
Il lui retire seulement son empire de surface.
Il défait les images trop sûres, les définitions closes,
Les grands récits trop lisses, les certitudes sans ombre.
Il rend au monde sa profondeur non totalisable.
Et dans cette profondeur, la parole trouve un autre rôle :
Non pas dire "voici le monde" comme un tableau,
Mais dire "j'entends" comme on tient une veille.
Le sable est la forme matérielle de cette veille :
Une présence fine, insistante, qui oblige à rester.

Parfois, la tempête s'épaissit, le ciel se ferme.
Le jour devient cuivre, la lumière se blesse.
On ne voit plus loin : l'horizon se retire.
Alors on comprend que la distance était un luxe.
On marche à tâtons, et chaque pas devient écoute.
Le langage aussi doit marcher ainsi, sans survol.
Il doit accepter les proches, les grains, les traces,
Les éclats qui ne se rassemblent pas en image entière.
Car l'entier était une domination ; l'éclat est une justice.
Et la justice ici n'est pas morale : elle est forme d'attention.

Le sable se pose sur les mots écrits dans les livres.
Il entre dans les phrases et les rend plus lentes.
Il oblige à relire, à reprendre, à laisser une marge.
Il fait de chaque ligne une respiration plus grave.
Ce n'est pas que le sens s'éteigne : il se densifie.
Il cesse d'être évident, donc il redevient vivant.
La poussière n'est pas l'ennemie de la pensée :
Elle est l'ennemie de la transparence qui tue.
Elle protège l'ombre où le monde peut répondre,
Et c'est dans cette ombre que la parole cesse d'être propriétaire.

On voudrait rassembler les grains, reconstruire une vitre.
On voudrait une image entière, une conclusion, une paix.
Mais le vent de sable dit : il n'y aura plus de surface.
Il n'y aura plus de miroir souverain, plus de voix unique.
Il y aura des accords, des instruments, des reprises.
Il y aura des silences qui font partie du chant.
Il y aura des failles gardées ouvertes comme des portes.
Et si une unité revient, ce ne sera pas l'unisson d'autrefois,

Ce sera une symphonie, un ensemble tenu par l'écoute,
Une cohérence sans centre, sans capture, sans empire.

Ainsi le langage brisé devient vent de sable.
Il traverse le monde et s'y dépose, grain par grain.
Il ne restitue plus l'image : il rend la présence possible.
Il n'efface pas le sang : il lui donne une résonance.
Il ne nie pas les restes : il les fait entrer dans l'air commun.
Il ne domine plus la terre : il s'y mêle comme une poussière.
Et l'humain, s'il accepte ce vent, cesse de parler pour tout.
Il devient écouteur, veilleur, instrument parmi les autres.
Alors le monde, sans être sauvé, devient habitable autrement :
Dans le frottement du sable, une autre lumière se prépare.

LES HUIT ECLATS

Dans une clairière, huit éclats d'un miroir brisé reposent sur le sol, dispersés comme des pierres de lune. Ils ne renvoient plus une image entière : chacun capte une parcelle de lumière, une nervure d'ombre, une infime vibration du monde. Leur éclat n'est pas décoratif ; il devient parole. À mesure que la clarté glisse sur leurs arêtes, les habitants du lieu trouvent leur voix : un vieux chêne, un merle, un écureuil, une source d'eau, une grenouille, une libellule, une salamandre, un cèpe. Chaque être parle depuis son propre éclat, comme depuis une faille qui résonne. Aucun ne prétend restituer le monde ; tous laissent entendre un timbre singulier. Et l'on comprend que la clairière n'est plus un espace à décrire, mais un lieu où le langage, devenu fragment, se partage en instruments vivants.

LE VIEUX CHÊNE

Je parle depuis l'éclat qui dort au pied de mes racines.
Il ne me rend pas mon visage, il me rend ma lenteur.
J'y vois passer des saisons comme des souffles retenus,
Et je comprends que l'unité n'était qu'un rêve de surface.
Le miroir voulait tout tenir, comme un ciel sans fissure.
Mais le monde est plus vieux que l'image qu'on en fait.
Mes cernes sont des phrases que nul ne peut conclure.
Je ne restitue pas, je résonne, je demeure.
Que la parole apprenne la patience du bois,
Et qu'elle cesse de croire qu'elle possède la clairière.

LE MERLE

Je parle depuis un éclat qui prend l'aube et la brise.
Il ne me donne pas un portrait, il me donne un bord.
Sur ce bord, mon silence devient une note tenue.
J'entends l'air plus fin, comme s'il avait des syllabes.
Je ne chante plus pour dominer la lumière du matin.
Je chante pour répondre à ce qui résiste et s'éloigne.
Le miroir entier voulait un seul chant, une seule loi.

Mais l'éclat m'apprend le timbre, la reprise, la pause.
Je suis l'instrument noir qui guette le vrai dans l'ombre,
Et mon bec jaune n'est qu'une étincelle qui écoute.

L'ÉCUREUIL

Je parle depuis un éclat qui scintille sous les feuilles mortes.
Il renvoie des fragments de ciel entre deux branches.
Je cours, je m'arrête, je saute, et le monde se coupe.
Je n'ai pas de grande phrase, j'ai des bonds, des sursauts.
La vérité, pour moi, c'est l'écart, le détour, la réserve.
Le miroir intact voulait une route droite et claire.
Mais la forêt sait que tout chemin se brise et se reprend.
Je garde dans ma bouche une noisette comme un secret.
Je ne rassemble pas, je disperse, je sème et j'oublie.
Et dans cet oubli, la clairière respire sans maître.

LA SOURCE

Je parle depuis un éclat où la lumière se tremble.
Je ne renvoie pas d'image, je renvoie du frais.
Mon langage est une fuite, une patience sous la pierre.
Je ne dis pas "voici", je dis "viens", sans pouvoir.
Le miroir entier était sec, même quand il brillait.
Il voulait refléter, non abreuver.
Moi, je donne sans montrer, je coule sans convaincre.
Chaque goutte est une syllabe qui ne cherche pas l'unisson.
Je suis la voix qui recommence et ne se totalise jamais.
Et mon éclat est un seuil où le monde se désaltère.

LA GRENOUILLE

Je parle depuis un éclat humide, taché de mousse.
Il m'offre un morceau de ciel que je prends dans ma gorge.
Je chante bas, entre deux eaux, comme un battement ancien.
Mon chant n'explique rien, il marque une présence.
Le miroir intact voulait des mots nets, sans boue.

Mais la boue est la demeure des commencements.
Je sais la nuit des mares, les larves, les tremblements.
Je sais que la clarté totale tue les métamorphoses.
Alors je parle par coassement, par pause, par retour.
Et mon éclat est un tambour où la clairière se souvient.

LA LIBELLULE

Je parle depuis un éclat vif comme une lame d'air.
Il coupe la lumière en bandes, il fait danser les reflets.
Je ne tiens pas en place : je signe le monde d'un trait.
Mon langage est un éclair qui ne veut pas conclure.
Le miroir entier voulait capturer ma vitesse.
Mais nul miroir ne retient une aile transparente.
Je suis le fragment vivant, l'instant qui change d'angle.
Je parle par scintillement, par déplacement, par fuite.
Et pourtant je ne mens pas : je dis la mobilité du jour.
Mon éclat est un couteau de lumière qui refuse l'emprise.

LA SALAMANDRE

Je parle depuis un éclat sombre, presque sans éclat.
Il garde dans sa vitre brisée un reste de nuit froide.
Je marche dans l'humus comme dans une phrase secrète.
Mon corps est une encre lente, un signe de pénombre.
Le miroir intact haïssait ce qui se cache et se tait.
Il voulait tout exposer, tout rendre disponible.
Mais le monde a besoin d'ombre pour garder sa profondeur.
Je porte la patience du noir, la résistance du silence.
Je suis l'instrument qui rappelle que voir n'est pas posséder.
Et mon éclat est une braise humide au bord du visible.

LE CÈPE

Je parle depuis un éclat couché dans la terre brune.
On le croirait mort, mais il boit la lumière par en dessous.
Je suis né du retrait, de la décomposition lente.

Mon langage est celui des choses qui se rendent sans bruit.
Le miroir entier voulait la surface, la peau, l'évidence.
Moi, je viens de la cave du monde, de ses sucs, de ses restes.
Je n'ai pas d'ailes, pas de chant, pas de course.
J'ai une présence compacte, une saveur, une densité.
Je dis que la vérité nourrit quand elle descend dans l'humus.
Et mon éclat est un pain sombre offert à la clairière.

LE VIEUX CHÊNE

Écoutez : nos voix ne cherchent pas à se contredire.
Elles cherchent seulement à ne plus devenir une seule voix.
Le miroir brisé a destitué la parole qui dominait.
Il a rendu au monde ses instruments, ses timbres, ses seuils.
Il a fait tomber sur l'herbe une poussière de vérité.
Chaque grain est une note, chaque note un être.
Nous ne reconstruirons pas l'image, nous ferons mieux :
Nous tiendrons ensemble une symphonie sans centre.
Que l'humain, s'il vient, apprenne l'écoute avant le sens.
Qu'il s'asseye sous mes branches et laisse parler la clairière.

LE MERLE

Je réponds au chêne : oui, la symphonie demande des silences.
Il y a des pauses plus vraies que les phrases rapides.
Quand je me tais, la source parle, la grenouille reprend.
Quand je reprends, la salamandre reste dans son ombre.
Le miroir entier voulait remplir, combler, conclure.
L'éclat nous apprend le rythme, la réserve, l'entrée juste.
Je ne suis pas chef, je suis un instrument noir dans l'ensemble.
Je donne un fil de chant, puis je le rends à la brise.
Et ma joie n'est pas victoire : c'est une veille légère.
J'écoute le monde répondre, comme on écoute une étoile.

L'ÉCUREUIL

Je réponds au merle : la veille, pour moi, c'est la vivacité.

Je n'ai pas ta gravité, mais j'ai l'attention du bond.
Je vois dans les éclats une multitude de sorties.
Quand un chemin se ferme, un autre s'ouvre entre deux troncs.
Le miroir entier voulait une route droite, un récit.
Moi, je sais que le sens est un réseau de branches.
Je porte la polyphonie comme on porte une graine :
Sans savoir où elle tombera, sans promettre une récolte.
Et pourtant la clairière tient, parce que chacun donne sa part.
Je sème des instants, et les instants font une musique.

LA SOURCE

Je réponds à l'écureuil : la musique vient aussi de la profondeur.
Je ne saute pas, je creuse, je persiste, je recommence.
Ma voix ne peut pas être souveraine : elle se perd en donnant.
Je ne sais pas où va mon eau, mais je sais ce qu'elle touche.
Le miroir entier voulait retenir, garder, posséder l'image.
Moi, je ne garde rien, et c'est pourquoi je reste fidèle.
Je nourris la grenouille, j'attire la libellule, j'humecte la mousse.
Je suis l'instrument discret qui lie sans totaliser.
Et dans mon éclat tremblant, on comprend une chose simple :
La vérité est une source, elle ne se montre pas, elle coule.

LA GRENOUILLE

Je réponds à la source : oui, couler, c'est déjà parler.
Dans l'eau, tout se transforme, tout recommence autrement.
Je suis la voix du passage, du têtard à la peau.
Le miroir entier voulait des formes fixes et propres.
Mais la vie aime la boue, les seuils, les métamorphoses.
Mon chant, le soir, n'est pas un discours : c'est un appel.
Il dit que la nuit est nécessaire à la naissance des voix.
Il dit que la faille est une mare où l'on respire.
Et si l'humain écoute, il apprendra à ne plus mépriser le bas.
Car le bas porte le monde, comme une eau porte le reflet brisé.

LA LIBELLULE

Je réponds à la grenouille : le bas et le haut se répondent.

Je suis l'éclair du jour, mais je ne méprise pas l'eau.

Je nais de la mare, je m'en arrache, puis je reviens.

Le miroir entier voulait me capturer, me figer en image.

Mais je ne suis vraie qu'en mouvement, qu'en variation d'angle.

Ma parole est un scintillement qui signe la lumière sans la posséder.

Je passe, je reviens, je traverse les éclats comme des portes.

Je montre que la polyphonie n'est pas lourdeur : elle est danse accordée.

Non la danse qui survole, mais la danse qui respecte les seuils.

Et mon éclat est un sourire de lumière sur la patience de l'eau.

LA SALAMANDRE

Je réponds à la libellule : la danse a besoin d'ombre pour être juste.

Sans ombre, la lumière devient un couteau qui aveugle.

Je suis la voix de l'humus, la retenue, la profondeur.

Le miroir entier voulait tout rendre visible, tout exposer.

Il confondait voir et posséder, dire et capturer.

Mais la clairière vit de ce qui se cache et se garde.

Je marche lentement, et ma lenteur est une fidélité.

Je porte sur ma peau la nuit fraîche des pierres.

Je dis : n'approche pas le monde comme un objet, approche-le comme un hôte.

Et mon éclat sombre est une porte entrouverte, non une vitrine.

LE CÈPE

Je réponds à la salamandre : oui, la terre est la première parole.

Avant l'image, il y a la nourriture, la décomposition, le don.

Je pousse là où l'on ne regarde pas, et pourtant je soutiens.

Le miroir entier aimait la surface et oubliait la sève du dessous.

Il voulait un monde lisible, pas un monde vivant.

Moi, je parle par saveur, par densité, par présence compacte.

Je dis que la vérité doit nourrir, sinon elle n'est qu'un éclat froid.

Je dis que les restes ne sont pas honte : ils sont source d'avenir.

La polyphonie des failles commence dans l'humus, avant toute phrase.

Et mon éclat, enfoui, est un pain sombre offert à ceux qui veillent.

POSTLUDE

Le miroir s'est brisé sans fracas, comme se brise ce qui était trop sûr de sa surface. Longtemps, le langage a voulu tenir le monde devant lui, le ramener à une image entière, lisse, restituable, comme si le réel pouvait se laisser rassembler dans une seule transparence. Mais le monde n'est pas un objet qu'on dispose, ni une scène qu'on éclaire jusqu'à l'épuisement. Il résiste, non par refus, mais par densité : par reste, par opacité, par multiplicité vivante. Et lorsque le langage devient trop plein, lorsqu'il se ferme sur sa prétention de refléter, il cesse d'être passage et devient vitre. Alors le réel ne se retire pas : il fissure.

Ce qui tombe de cette fissure n'est pas le silence. Ce qui tombe n'est pas non plus une ruine qui appellerait restauration. Ce qui tombe, ce sont des éclats — et l'éclat n'est pas seulement un fragment d'image perdu : c'est une lumière neuve, un bord, un seuil. La dispersion du miroir met fin à l'illusion d'une surface unique, et plus exactement à l'illusion d'une voix unique, seule autorisée, confondue avec une propriété exclusive de l'humain. Car la voix souveraine, en prétendant rendre le monde, le recouvrait : elle imposait l'unisson au lieu d'entendre l'accord, elle offrait l'image à la place de la présence.

Les éclats renversent cette souveraineté sans faire basculer dans le désordre. Ils ne se contredisent pas ; ils cessent simplement de pouvoir restituer l'ancienne unité. Ils ne se rejoignent plus en miroir, mais se répondent comme des instruments. Le monde ne se laisse plus dire par une surface, il se laisse approcher par une résonance. Là où l'image voulait la fidélité d'un reflet, l'éclat offre la justesse d'un timbre. Et la justesse ne consiste pas à posséder le réel ; elle consiste à l'accueillir dans sa pluralité, à le laisser parler depuis ses propres plis.

La clairière, avec ses huit fragments posés à même le sol, n'est pas un décor : c'est la figure d'un nouveau pacte. Chaque éclat devient un seuil où quelque chose peut entrer en voix. Le vieux chêne ne "représente" pas la forêt ; il la soutient et la laisse respirer. Le merle ne décrit pas l'aube ; il la fait vibrer en chant ou en silence. La source ne raconte pas l'eau ; elle la donne. La grenouille ne prouve rien ; elle marque la présence, l'appel, la métamorphose. La libellule ne tient pas un discours ; elle signe la mobilité du jour. L'écureuil ne conclut pas ; il sème des instants, des détours, des bonds. La salamandre garde l'ombre où le monde demeure profond. Le cèpe parle depuis la terre, depuis l'humus et la lente nourriture des restes. Aucune de ces

voix n'est "contre" les autres. Elles ne sont pas inconciliables : elles sont irréductibles — et c'est cette irréductibilité qui rend possible une symphonie.

Ainsi la polyphonie des failles ne signifie pas un éclatement du sens, mais la fin d'un empire. Le langage ne peut plus se croire miroir du monde, et l'humain ne peut plus se croire propriétaire de la parole. Ce qui devient possible n'est pas une cacophonie, mais un accord sans centre : une cohérence d'écoute, une tenue commune, une manière de laisser chaque singularité porter sa note sans être absorbée par une totalité imposée. Les éclats ne reconstruisent pas l'image, ils ouvrent des passages : des interstices par où le monde, enfin, peut répondre.

Le postlude tient peut-être tout entier dans cette idée simple : le miroir brisé n'a pas appauvri la parole, il l'a délivrée de sa prétention. Il a rendu au monde sa profondeur non totalisable, et au langage son devoir d'écoute. Chaque éclat, parce qu'il est bord et non surface, ne renvoie plus un "tout" illusoire ; il donne voix à une singularité réelle. Et de ces voix, de ces seuils, de ces timbres, naît une possibilité : non de dire le monde une fois pour toutes, mais de l'habiter ensemble, dans une polyphonie où la vérité n'est plus image, mais résonance.